

FEDERICO TAGLIATESTA

INSTRUCTIONS
AUX ACADÉMIQUES

Préface de Pascal Engel

Collection « *Idées* »

Christophe Chomant Editeur

Préface

C'est une bien triste tâche que m'ont confiée les amis et la famille de Federico Tagliatesta en me demandant de préfacier l'ouvrage posthume de mon ancien étudiant. Federico Tagliatesta est né à Ferrare en 1968. Après des études de lettres et de philosophie à l'École normale supérieure de Pise et son laurea (qui portait sur Leopardi et le scepticisme), il est venu étudier à Paris comme élève étranger à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en 1992. Il a été mon étudiant à l'Université de Paris-Sorbonne, en 1999 et 2000, rédigeant sous ma direction un mémoire remarquable sur le scepticisme dans la philosophie contemporaine. Je l'ai alors perdu de vue, mais j'ai su qu'il était retourné en Italie, et avait vainement cherché à y obtenir un poste universitaire après y avoir passé une thèse de doctorat. Ce n'est que récemment que j'ai appris son décès tragique, dans un accident de voiture à la sortie de La Spezia. Il était monté, à l'instar du personnage incarné par Jean-Louis Trintignant dans Le Sorpasso de Dino Risi, dans l'auto qu'il ne fallait pas.

Quand on m'a proposé de publier le manuscrit en français qu'on a retrouvé dans ses papiers, j'ai été très surpris de découvrir cette satire de la vie universitaire en France, dont les inspirations swiftiennes sont avouées, qui épingle avec tant de verve (et dans un français irréprochable, je n'ai eu que de très légères modifications grammaticales à faire) un milieu dont je ne soupçonnais pas qu'il le connût si bien – même si j'y reconnais la trace de certaines de nos conversations - lui que je croyais tout occupé au commentaire du Zibaldone ou aux versions contemporaines de l'argument de l'ignorance.

Je me suis toujours étonné qu'il n'existe pas en français d'équivalent de ce que l'on appelle en anglais l'academic novel, dont des ouvrages comme The Masters de C.P. Snow, Lucky Jim de Kingsley Amis, Porterhouse Blues de Tom Sharpe, The war between the Tates d' Alison Lurie, ou le Small World de David Lodge sont les fleurons. N'y a-t-il pas en France également des meurtres de professeurs par leur étudiants ou leur maîtresses, des complots ourdis contre collègues rivaux, des féministes répandant leur accusations de sexual harassment sur les campus comme la Delphine Roux de The Human Stain de Philip Roth ? Mis à part quelques mauvais polards, le genre n'a jamais pris en France. Pourquoi Crime à Oxford et pas Meurtre à la Sorbonne ? La raison, je crois, en est simple, et tout lecteur de ces Instructions aux académiques s'en rendra compte. L'enseignant d'université n'est pas en France un type romanesque tout simplement parce que l'université n'est pas un lieu protégé ou un microcosme à la manière dont peuvent l'être les universités du monde anglo-saxon. Elle n'est, à vrai dire, même pas un monde, parce qu'il n'y a pas de communauté universitaire. Les conditions y sont trop diverses. On appelle en France « université » aussi bien ce que l'on désigne ailleurs par ce terme que les Grandes Ecoles,

*les classes préparatoires de lycées, le Collège de France, l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales et les organismes de recherche tels que le CNRS.¹ Il n'y a rien là qui permette d'écrire des romans ou des essais sur « l'université », puisque celle-ci n'existe tout simplement pas. Les personnages universitaires ne sont pas moins inexistantes dans les représentations collectives. On voit bien apparaître de temps en temps des professeurs au cinéma, par exemple Catherine Deneuve comme prof de philo amoureuse d'une de ses étudiantes dans le film *Les voleurs* d'André Téchiné, ou le héros nonchalant de *Comment je me suis disputé* qui est « maître-assistant de philo à Nanterre », mais le personnage du « prof de philo » est plus une figure de l'enseignement du lycée et de l'adolescence qu'un membre adulte d'un tout petit monde académique. On a jadis traduit *Jumpers* de Tom Stoppard², mais je doute qu'on en ait saisi les allusions. En France, il y a bien des lieux que l'on appelle des « campus » universitaires, mais, construits dans les années 60 ou 70, ils sont déserts le soir et ressemblent à ces barres de HLM qu'on se réjouit de voir s'effondrer périodiquement à la télévision. Les enseignants des universités littéraires ont très rarement un bureau, et même quand un minimum de confort existe, un lieu tel que la Senior Common Room est tout bonnement impensable. Même la Sorbonne, qui incarne encore parfois dans l'imaginaire collectif l'Université, n'est plus qu'une grande ruche anonyme où se succèdent les colloques et cérémonies de remise de doctorat honoris causa à des hommes d'Etat étrangers, et où étudiants et professeurs se croisent sans se rencontrer. Comme l'a bien vu Tagliatesta, si l'on voulait trouver une sorte d'équivalent des départements d'université américains ou anglais en France, ce serait être plutôt le CNRS. Mais il n'a, précisément pas de lieu, puisque ses chercheurs en « sciences de l'homme et de la société » travaillent, comme l'a dit jadis le Ministre de la Recherche Hubert Curien « dans leurs appartements du cinquième arrondissement, » et qu'il n'y a pas (comme l'écrivent quelquefois par une erreur cocasse nos correspondants étrangers) de « professeurs au CNRS », donc pas d'étudiants non plus. Mais cela ne suffit pas à créer une atmosphère criminelle digne de ce nom. Comme le dit Chandler dans « *The Simple Art of Murder* » un meurtre doit être effectué pour certaines raisons. Nous avons toutes sortes de raisons de détester, voir de haïr, nos collègues, nos étudiants, et vice versa. Mais pour le moment pas encore de les tuer. En un sens, au moins pour les besoins de la fiction, c'est dommage.*

Tagliatesta a parfaitement compris que dans un tel univers qui n'a aucune réalité institutionnelle, les axes de la vie académique se résument à des oppositions telles que Paris-Province, CNRS ou pas, Grande Ecole ou pas, et qu'il n'est pas même nécessaire de commettre des meurtres pour y atteindre ses fins. Tout au plus peut-on pratiquer quelques empoisonnements intellectuels bien lents ou suffoquer ses rivaux à coup d'articles, de livres ou de colloques, mais rarement avec des oreillers ou des doses

¹ Les choses ont très peu changé par rapport à l'époque où Emile Durkheim les décrivait, en 1918, cf. « La vie universitaire à Paris », in *Textes*, Editions de Minuit, vol. II, 1975

² Sous le titre *Les acrobates*, Gallimard 1978.

d'arsenic. Les mandarins n'existent plus, leurs assistants ne vont plus à l'aéroport accueillir l'épouse de Monsieur le Professeur au retour de ses vacances, leurs étudiants ne se pressent plus dans leurs cénacles. Les grandes passions qui ont pu agiter jadis l'université, dont Mai 68 en France fut la dernière grande manifestation, se sont diluées dans un quotidien fade où l'enjeu est avant tout de quitter le plus vite possible le bocal à cornichons ou se payer sur la bête de quelques grivèleries administratives. Ce qui tenait jadis lieu d'institution universitaire s'est recentré dans un univers où le journaliste a remplacé le professeur, qui ne doit en général sa renommée qu'au nombre d'émissions de radio ou de télé auxquelles il participe. La philosophie est partout dans les médias, les manuels de sagesse ou de folie bon marché se vendent à la pelle, mais elle n'est plus dans les amphithéâtres (sauf dans ceux où elle se propose, précisément, d'être « populaire » et ouvertement anti-académique). Schmock a gagné contre Unrat, mais le mouvement avait été préparé depuis longtemps par des sophistes comme Alain.

Les domestiques de Swift se vengent in petto de leurs maîtres, et l'on a souvent dit que les Directions to Servants sont le meilleur manuel de résistance à l'occupant anglais que les Irlandais aient jamais pu avoir. Mais ici, dans cet univers falot, où est l'occupant, où sont les victimes colonisées ? Les étudiants sont-ils à la merci de professeurs tyranniques et hautains ? Les professeurs sont-ils les victimes d'un Etat qui briderait leur liberté académique ? Même si leurs aînés des années 60 rêvaient encore de renverser les mandarins, et réussirent à effrayer quelques rares dinosaures encore en activité, l'enjeu n'est plus là. Le « système » ne fait plus peur, et plus personne ne songe en attaquant l'université à affronter l'oppresseur capitaliste. Les idéologies professionnelles de notre jeunesse, comme celle des disciples d'Althusser qui nous conviaient à faire de la « lutte de classes dans la théorie » n'évoquent plus rien. Aujourd'hui les étudiants choisissent leurs cursus à la carte, et ce sont les thésards qui décident de leur jury, l'ajustant aux besoins d'un marché qui ne dit pas son nom bien qu'il ne procure en France aucun des avantages qu'il peut procurer ailleurs. Le fameux capital symbolique dont Bourdieu gratifiait encore, il y a une génération, les héritiers et les boursiers, est devenu aussi mince que le portefeuille d'actions des petits porteurs après un krach. Comme l'ont montré nos meilleurs philosophes, il n'y a plus d'autorité à conquérir, donc à défendre. Il n'y a même plus, en France de responsabilités à assumer, du moins au sens où ceux qui les exerceraient auraient un pouvoir quelconque sur les événements. L'université n'est plus un enjeu, car les élites ne s'y recrutent pas : nos gouvernants ignorent le monde universitaire, car ils sont passés par Sciences Po ou les Grandes Ecoles, dont toute la culture s'est bâtie contre les universités, populeuses, appauvries et sales. Tout au plus craignent-ils les manifs d'étudiants qui peuvent mettre le feu aux poudres, bien que les lycéens soient plus incontrôlables. Bref la question est n'est même pas de savoir à quoi sert l'université, mais à quoi elle peut bien encore servir. Comment, dans ces conditions, les domestiques devenus des maîtres et vice versa ont-ils encore la force de se rebiffer ? Quelle secrète passion anime encore l'universitaire pour écrire ses livres, l'étudiant pour faire sa thèse ? Comment se fait-il qu'il y ait encore des professeurs

qui aiment enseigner et même donner leur temps à des tâches collectives et institutionnelles sans contrepartie apparente? Pourquoi la vertu intellectuelle est-elle encore là? Tagliatesta ne pose pas la question explicitement, mais ses universitaires sont souvent, derrière leur découragement, teigneux et opiniâtres. Ils veulent encore réussir dans les oeuvres de l'esprit, et peut-être croient-ils encore, malgré tout, aux vertus de l'éducation. Comme le remarquait Max Weber en 1919, même quand on demande aux candidats à un poste universitaire : « Vous croyez-vous capables de supporter sans dommage ni amertume que, d'année en année, on vous préfère des médiocres après d'autres médiocres ? », ils répondent à chaque fois : « Bien sûr ! Je ne vis que pour ma vocation. » « Cependant, ajoute Weber, je n'ai connu, personnellement du moins, que très peu de candidats qui aient supporté cette situation sans dommage pour leur vie intérieure ».³

On ne pourra pas reprocher à Tagliatesta dans ses Instructions de s'être trop attardé sur sa vie intérieure. Mais il est tentant de le soupçonner de scepticisme, voire de cynisme. Bien qu'il décrive la situation française, et peut être italienne, il fait en tout cas écho au désenchantement qu'on peut lire chez nombre d'observateurs lucides de ce que sont devenues les universités en général.⁴ Mais je sais aussi, pour avoir lu son travail philosophique, qu'en dépit de son intérêt pour les thèses - ou plutôt les postures - sceptiques, il n'était ni un partisan ni un pratiquant du scepticisme philosophique.⁵ La satire n'est pas la négation de l'existence des valeurs, elle est au contraire l'affirmation de leur réalité, et elle suppose que celles-ci peuvent être connues ou, comme précisément elle se donne le but de le montrer, ignorées. Ici les valeurs en question sont celles de l'intellect, mais aussi celles qui devraient, selon le satiriste, régner dans les institutions qui le servent. Quand il identifie le premier précepte de l'académique d'aujourd'hui comme celui de ne pas s'occuper de la vérité, Tagliatesta n'est pas plus cynique que l'est Harry Frankfurt quand il définit « la foutaise » comme le trait marquant de notre époque.⁶ Mais il ne s'agit pas non plus de voir à travers la satire une nostalgie réactionnaire du temps où « les valeurs » régnaient encore. Mais y a-t-il une raison de croire que toute revendication des valeurs est réactionnaire ? Tagliatesta nous montre tout le contraire : ce qui est réactionnaire, c'est précisément le cynisme de ceux, qui, constatant leur absence, n'ont plus d'autre ressource que de se livrer à la prévarication. Même si pour lui aussi les illusions ont été quelque peu massacrées Tagliatesta n'est pas un Leporello qui réclame ses gages, comme certains universitaires ordinaires se plaignant de leur misère. Je me plais à penser que ce jeune philosophe n'a pas écrit quelques chapitres d'un volume sur La vie quotidienne des universitaires sous la cinquième République,

³ *Le savant et le politique*, tr. fr. 10/18, Paris, 1959, p.80

⁴ Voir en particulier Maurizio Ferraris, *Una Ikea di Università* (Cortina, Milano, 2001)

⁵ Comme en témoigne la citation d'un « éminent sage » qui voit dans le fait qu'on mette phénoménologie et philosophie analytique sur le même plan une manifestation du scepticisme contemporain, Tagliatesta avait peu d'estime pour les sceptiques de profession. (Je suppose qu'il faisait ici allusion à Marcel Conche, mais je n'ai pas pu vérifier).

⁶ Harry Frankfurt, *On Bullshit*, Princeton University Press, 2004

mais une operetta morale, dont il n'eût sans doute pas manqué de développer les bases si sa fin absurde ne l'avait enlevé aux siens.

Pascal Engel